

Siri Hustvedt

LES MIRAGES
DE LA CERTITUDE

ESSAI SUR LA PROBLÉMATIQUE
CORPS/ESPRIT

traduit de l'américain par
Christine Le Bœuf

ACTES SUD/LEMÉAC

Le lecteur pourra consulter les notes en fin d'ouvrage, p. 357.

Entrée et sortie

En dépit de prédictions enthousiastes selon lesquelles l'innovation technologique va ouvrir la voie à l'utérus artificiel et à la vie éternelle, il est encore vrai que tout être humain naît du corps de sa mère et que tout être humain meurt. Nul ne choisit de naître et, même si certains d'entre nous décident de mourir, la plupart "préfèreraient ne pas". Commencements et fins, vie et mort ne sont pas des concepts simples. Où commence "la vie" ? a longtemps constitué à la fois une question philosophique et un sujet d'ardent débat politique. En quoi consiste "la mort" n'est pas clair non plus sauf que, sitôt qu'un corps commence à se putréfier, le doute devient impossible. Le commencement de tout mammifère a lieu, néanmoins, dans l'espace maternel. Et pourtant, ce fait évident qu'un fœtus, chose que tout individu a un jour été, est physiquement connecté à sa mère et ne peut survivre sans elle n'a joué qu'un rôle relativement peu important dans le courant dominant de la pensée philosophique et scientifique relative à ce que sont les humains.

D'innombrables livres ont été écrits sur les pourquoi et les comment de l'apparition dans l'histoire occidentale de

l'idée d'un homme libre et souverain forgeant sa propre destinée. Beaucoup d'entre eux traitent de la façon dont les idées historiques ont façonné la conscience de populations entières et demeurent encore en vigueur, ainsi que de la nature, bonne, mauvaise ou un peu les deux, de l'idéal humaniste, généralement considéré comme datant de la Renaissance (ainsi nommée, bien sûr, après coup) et culminant à l'époque des Lumières. Pour la plupart, de tels ouvrages ne se soucient guère de biologie. Bien que l'existence de réalités biologiques soit communément admise – comment pourrait-on être animé par une idée sans un cerveau et un corps pour accueillir cette dernière ? –, les complexités matérielles des choses vivantes sont souvent exclues du récit.

Mais la biologie, elle aussi, table sur des concepts, ceux de vie et de mort, de commencements et de fins, et des frontières d'une créature. La peau forme une frontière recouvrant un être humain, lequel est composé de milliards de cellules. Une bactérie, de son côté, est un organisme microscopique, généralement unicellulaire, qui consomme des nutriments, se multiplie et devient une colonie dotée d'une morphologie (forme et structure) et d'une mobilité qui lui sont propres. Pour la science, il s'agit d'établir des modèles valides, de créer des frontières qui divisent la nature en fragments compréhensibles, que l'on peut dès lors classer, nommer et vérifier. Il arrive parfois que classifications et noms perdent leur pertinence et que les scientifiques adoptent un modèle comportant de nouvelles désignations convenant mieux à leurs besoins. Distinguer les choses les unes des autres est essentiel, cependant, il est parfois difficile d'en isoler

une. Ses frontières, parfois, ne sont pas évidentes. Il est intéressant, dans ce contexte, de s'apercevoir que les scientifiques connaissent peu le placenta des mammifères, lequel a été diversement qualifié, ces dernières années, d'insuffisamment compris, de sous-évalué, voire "d'organe neuroendocrinien perdu"¹. Bien entendu, conférer à une personne, une chose ou un organe le statut "d'injustement ignoré" constitue habituellement un signal attirant notre attention sur le fait que les temps ont changé. Le placenta est un organe qui joue le rôle de ligne de démarcation entre la mère et le fœtus. Décrit parfois comme un organe *fœto-maternel*, c'est une structure composite, qui se développe à la fois à partir des tissus de la mère et de ceux de l'embryon. Il occupe un espace intermédiaire à l'intérieur de l'espace maternel.

Le placenta apporte au fœtus nutriments et oxygène, évacue ses déjections, lui confère une protection immunitaire, secrète l'hormone de la progestérone et contient deux systèmes de circulation sanguine, un pour la mère et un pour le fœtus. Ces fonctions multiples sont la raison pour laquelle un embryologiste en a parlé comme d'un "troisième cerveau" actif durant la gestation². L'intestin humain, ou système nerveux entérique – estomac, œsophage, intestin grêle et colon –, ayant reçu le surnom de "deuxième cerveau", l'apparition, pour ainsi dire, de cerveaux dans l'une ou l'autre partie du corps est actuellement à la mode. Le placenta, qui n'existe que chez les femmes et seulement chez les femmes enceintes, est un organe transitoire. Sa fonction accomplie, il est expulsé du corps de la femme dès la naissance du bébé. D'où le terme "arrière-faix".

Depuis la révolution scientifique, “diviser pour conquérir” a constitué une des voies de la compréhension, mais tout dépend des divisions opérées. Dans un cours de médecine, “Physiologie du travail et de l’accouchement normaux”, je suis tombée sur une phrase qui m’a intriguée : “Les étapes mécaniques qu’expérimente le bébé peuvent être distinguées arbitrairement et, cliniquement, on les réduit en général à six ou sept pour la commodité de la discussion. Il faut néanmoins comprendre qu’il s’agit là de distinctions arbitraires auxquelles on procède au sein d’un *continuum* naturel³.” Non sans quelque gaucherie, le médecin nous explique d’abord que ce qui arrive à l’enfant en train de naître se joue en termes d’étapes mécaniques, pour se contredire ensuite en affirmant que lesdites étapes peuvent être divisées en degrés arbitraires. Si les étapes mécaniques sont arbitraires et ne reflètent pas en vérité le *continuum* naturel, lequel, en tant que tel, est incompatible avec l’idée même “d’étapes”, alors les mots “étapes mécaniques” sont mal choisis pour introduire la phrase. Les “étapes” sont des commodités utilisées pour découper un processus continu et indivisible afin de pouvoir en parler plus facilement. Il n’est guère difficile de se trouver perdu sous l’effet d’une prose maladroite, mais à mon avis le langage de l’auteur révèle non seulement son ambivalence quant à la limite à définir entre une chose, ou “étape”, et une autre, mais aussi son désir de s’assurer que ses étudiants comprennent qu’il existe une différence entre les catégories utilisées en médecine et les processus dynamiques concernés – le travail et la naissance, en l’occurrence.

Le langage compte, et le langage ne cesse d’engendrer des métaphores. Par exemple, en quoi un placenta est-il comparable à un troisième cerveau ? Samuel Yen, l’auteur de

cette formule, fait valoir le placenta en tant que médiateur complexe entre le cerveau maternel et le cerveau fœtal immature, intermédiaire temporaire doué de capacités de régulation de l'environnement fœtal d'une surprenante sophistication. Le langage servant à décrire l'*action* du placenta comporte des mots utilisés pour le "premier cerveau" de même que pour d'autres systèmes corporels : *messages*, *signaux*, *communication* et *information*. Il n'est pas absurde de se demander où se trouve la notion "d'esprit" dans toute cette signalisation systémique. S'il est curieux d'envisager un organe tel que le placenta comme une chose comparable à un esprit, il l'est moins d'y penser comme à une sorte de cerveau – autre organe complexe, immensément complexe, et encore mal connu. Lorsque le cerveau cesse de fonctionner, même si le cœur pompe et les poumons fonctionnent, l'esprit ne disparaît-il pas avec lui ? Est-on mort ? Ou faut-il que cessent toute espèce de "communication", tout processus biologique avant que l'on ne soit vraiment mort et que l'on ne commence à se dégrader ?

Quelle signification, s'il en est une, a pour l'esprit le fait que la gestation des mammifères se passe à l'intérieur d'un autre corps ? Quel rapport entre cette réalité biologique et la façon dont un mammifère se développe dans le temps ? Nous naissons de quelqu'un mais nous ne mourons pas par paires. Nous mourons seuls, même si, parfois, une épouse, un compagnon ou un ami suit son ou sa bien-aimée dans la tombe. L'expression ancienne désignant ce phénomène était "mourir de chagrin". Les humains entrent dans le monde au sortir de leur mère, et nous quittons ce monde lorsque nos corps s'éteignent. Un

esprit et la conscience qui l'accompagne commencent-ils à la naissance pour finir à la mort ? Où exactement l'esprit est-il situé dans le corps ? Le cerveau est-il seul à penser, ou d'autres organes pensent-ils aussi à leur manière ? Qu'est-ce que penser ? Pourquoi certains scientifiques contemporains sont-ils convaincus que, grâce aux cerveaux artificiels, la mort peut être vaincue, non pas dans un paradis céleste mais ici, sur terre ? Autant de questions anciennes dépourvues de réponses aisées, et qui me font remonter au xvii^e siècle et à quelques-uns de ses philosophes, célèbres et moins célèbres, qui ont travaillé dur à tenter de comprendre ce qu'est l'esprit et ce qu'il a à voir avec nos corps.

*Robes de chambre, triangles, machines,
esprit dans la matière, et géants*

De ma toute première lecture, il y a quarante ans, des *Méditations métaphysiques* de René Descartes, j'ai conservé une vision du philosophe installé dans un fauteuil moelleux, vêtu d'une robe de chambre en brocart de velours et coiffé d'un bonnet de nuit, des pantoufles aux pieds et des lunettes sur le nez, qu'il peut ou non avoir portées, mais il a fait des découvertes en optique, ce qui explique sans doute leur présence dans cette image mentale. Je ne le vois pas comme un personnage en chair et en os, mais comme un dessin assez proche de ceux que Phiz, l'illustrateur de Dickens, réalisa deux siècles plus tard. Cette image de Descartes, telle une caricature, surgit dans ma tête chaque fois que je pense au doute radical. Dans sa *Méditation première* (1641), Descartes se demande s'il est quelque chose qu'il puisse tenir pour certain. "On ne peut pas raisonnablement douter, écrit-il, [...] que je sois ici, assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains¹." Le philosophe n'est, toutefois, pas du tout certain d'être ici près du feu. N'a-t-il pas eu des songes de cette sorte, demande-t-il, des rêves dans lesquels il était assis en robe de chambre près du feu, et

de la réalité desquels il était sûr ? Tel Platon avant lui, Descartes tenait pour suspecte une connaissance acquise par le truchement des sens.

Après avoir adopté une attitude de doute absolu vis-à-vis de sa propre existence ainsi que de toutes choses dans le monde qui l'entoure, il guide son lecteur au travers d'une série de raisonnements grâce auxquels il parvient à la certitude, soit à des vérités qui lui sont apparues selon un processus de pensée purement rationnelle. La certitude de Descartes revêt, elle aussi, une image dans mon esprit, une image qui vient du philosophe en personne : un triangle, cette même figure géométrique utilisée par Platon pour étayer sa théorie des formes. Mon triangle est dépourvu de pesanteur, immobile et suspendu en l'air. Nul doute que c'est ce que j'ai vu mentalement la première fois que j'ai rencontré le triangle du philosophe, qui joue un rôle dans sa preuve ontologique de l'existence de Dieu. "Lorsque j'imagine un triangle, encore qu'il n'y ait peut-être en aucun lieu du monde hors de ma pensée une telle figure, et qu'il n'y en ait jamais eu, il ne laisse pas néanmoins d'y avoir une certaine nature, ou forme, ou essence déterminée de cette figure, laquelle est immuable et éternelle²." Pour Descartes, mathématique, logique et métaphysique sont universelles, immuables et, par conséquent, désincarnées. L'esprit, ou âme, a des idées *a priori* ou innées qui ne sont pas de son fait. On pourrait dire que pour le philosophe du XVII^e siècle, le raisonnement et Dieu sont liés. Les mathématiques résident dans un espace transcendant, non souillé par le corps mortel et sensoriel, celui qui porte des robes de

chambre et se chauffe les pieds devant le feu. Dans mon catalogue mental d'images récurrentes, je convoque le triangle quand je veux évoquer une image de vérité statique, atemporelle et désincarnée. L'idée que le nombre est vérité est antérieure à Descartes, antérieure à Platon. Au ^v siècle AEC, les pythagoriciens enseignaient que le nombre gouverne l'univers.

Si sensation et imagination trouvent bien leur place dans la philosophie de Descartes, reste que c'est seulement avec l'aide de notre esprit que voir, sentir, toucher, goûter, flairer, entendre et imaginer créent la compréhension. Si, avec ses souvenirs, son imagination et ses passions, le corps interagit avec l'esprit, les deux sont faits de nature différente. La séparation entre psyché et soma reste un lieu commun dans la culture contemporaine. "Tout ça, c'est dans ta tête" est un raccourci commode pour signifier à un ami que son problème est "psychologique" ou "mental". Une jambe cassée, en revanche, est un problème "physique", qui peut exiger une réduction et un plâtre. Mais de quoi sont faites les pensées ? Si elles ne viennent pas de notre corps, d'où viennent-elles ? Lorsque j'étais enfant, il m'arrivait de penser à des pensées, en des moments où le monde me paraissait soudain irréel, et je me ressentais comme irréaliste. Et si je n'étais pas Siri ? Et si j'étais quelqu'un dans le rêve de quelqu'un d'autre ? Et si le monde était un monde à l'intérieur d'un autre monde à l'intérieur d'un autre monde ? Que sont les êtres humains en réalité et comment pouvons-nous savoir ce que nous sommes ? Comment se fait-il que dans notre tête nous puissions nous parler à nous-même ? Que sont les mots ?

Pour Descartes, *Cogito ergo sum*, je pense donc je suis, ne peut être le propre que des humains. Les animaux ne pensent pas. Ce sont des créatures dépourvues d'âme et par conséquent faites de matière pure, de simples machines. Selon le philosophe, toute matière est dotée d'une étendue, ce qui n'est pas le cas des pensées. La matière occupe l'espace et est constituée d'infimes "corpuscules", particules essentielles semblables aux atomes, sans toutefois en être. Ainsi que de nombreux penseurs de son temps, Descartes était influencé par l'antique atomisme d'Épicure et de Démocrite, pour qui le monde était composé d'atomes, corps solides faits de matière se déplaçant dans un vide. Descartes devait prendre ses distances par rapport à l'atomisme des Anciens, qui ne laissait place ni au Dieu chrétien ni à une âme-esprit, et parce qu'il n'acceptait pas l'idée d'un vide. Dans une lettre adressée en 1630 au père Mersenne, Descartes décrit ses corpuscules : "mais il ne faut pas les imaginer comme des atomes, ni comme s'ils avaient quelque dureté, mais comme une substance extrêmement fluide et subtile³...". À la différence des atomes des Anciens, les corpuscules ne sont pas des solides. Nous avons conservé les atomes, bien sûr, mais il est intéressant que l'image des atomes modernes ait, elle aussi, changé de forme depuis l'époque où l'écolière que j'étais regardait des modèles d'atomes entourés de leurs électrons et neutrons qui me rappelaient fortement un autre modèle étudié : le système solaire.

De nombreux penseurs continuent à vivre avec l'héritage de Descartes. Les questions qu'il posait à propos de la substance dont nous autres humains sommes faits, de notre relation au monde, de ce qui nous est inné, ou acquis

grâce à une expérience sensorielle vécue, et de l'existence de vérités atemporelles et immuables continuent de hanter la culture occidentale. Presque tout le monde considère intuitivement que les pensées sont différentes des corps. Sans cesse, dans toutes sortes d'écrits, tant savants que populaires, le psychologique et le physiologique sont séparés. Sont-ils différents ? Ou sont-ils pareils ? Quelle est la relation entre une pensée et les neurones du cerveau ? La forme du triangle existait-elle, quelque part dans l'univers, attendant qu'on la découvre ? Il est aujourd'hui des gens qui croient à la vérité du triangle, qui défendent l'idée que la logique et les mathématiques transcendent l'esprit de l'homme, et d'autres non.

Thomas Hobbes, contemporain de Descartes, se faisait le champion d'un modèle purement atomistique, matérialiste et mécanique des êtres humains et de la nature. Nous et l'univers entier sommes faits de la même substance atomique naturelle et nous déplaçons en vertu des mêmes lois, ce qui signifie que le monde ne nous est perceptible qu'au moyen de nos sens. Le matérialisme de Hobbes supposait un premier déclencheur, Dieu, mettant en marche le cliquetant mécanisme de la nature, mais ce qu'était la divinité aux yeux de Hobbes n'est pas clair. Pour lui, le corps humain était une machine, toutes pensées et sensations s'apparentaient à des mouvements du mécanisme cérébral. Au chapitre v de *Leviathan*, "De la raison et de la science", Hobbes dépeint la raison humaine comme une série de calculs : "En somme, quel que soit le domaine, s'il y a place pour l'*addition* et la *soustraction*, il y a place aussi pour la *raison*, et là où elles n'ont aucune place, la *raison* n'y a rien à faire⁴." À la différence de nos sens innés

et de nos souvenirs, ou de la prudence résultant de l'expérience, la raison nous vient au moyen de "l'industrie", travail consistant à connecter des "éléments, qui sont les noms". Parce que ces noms-éléments sont si essentiels à la pensée elle-même, Hobbes est inflexible : le langage dont nous usons doit être "purgé de toute ambiguïté⁵". La métaphore est particulièrement dangereuse, susceptible de fourvoyer la personne qui raisonne sur tous les chemins de l'absurdité.

À l'instar de Descartes, Hobbes était très influencé par Galilée. Il avait emprunté au savant philosophe son admiration pour la géométrie en tant qu'exacte méthode de représentation du monde naturel. La raison est pour Hobbes une forme de calcul séquentiel permettant de comprendre grâce au jeu de cause à effet la relation d'une chose avec une autre, relation qui rend possible la prédiction :

Et tandis que la sensation et le souvenir ne sont que connaissance d'un fait, qui est une chose passée et irrévocable, la science est la connaissance des conséquences, et de la dépendance d'un fait par rapport à un autre. [...] Parce que, si nous voyons comment quelque chose se passe, pour quelles causes, et par quelle manière, lorsque les mêmes causes viennent en notre pouvoir, nous comprenons comment leur faire produire les mêmes effets⁶.

Margaret Cavendish, duchesse de Newcastle, fut en contact avec la pensée de Descartes et de Hobbes parce qu'ils appartenaient au cercle intellectuel de son époux William et de son beau-frère Charles. Royalistes exilés

en France, le duc et la duchesse portaient un grand intérêt aux débats centrés sur rien de moins que le matériau dont sont faits les humains, les animaux et le monde. La duchesse rencontra Descartes et connaissait Hobbes. Le philosophe anglais refusa d'échanger avec elle conversations ou correspondance. Les idées de Margaret Cavendish furent généralement ignorées de son vivant, mais elle publia vingt-trois livres : pièces de théâtre, poèmes, fantaisies, une utopie en forme de fiction : *The Blazing World*, une biographie de son mari, un ouvrage autobiographique, des lettres et des essais de philosophie naturelle. Depuis quelques dizaines d'années, cette œuvre abondante a été réexaminée à la lumière des débats contemporains au sujet de l'esprit et du corps. Dans l'élaboration de sa philosophie naturelle, Cavendish ne s'opposait pas seulement au dualisme de Descartes, à sa conviction que l'esprit et le corps sont deux substances différentes, elle rejetait aussi la théorie atomique mécanique de Hobbes et plaidait pour une vision moniste et organiciste (nous sommes tous matière, mais pas semblables à des machines), tout en établissant une distinction entre ce qu'elle appelait matière "animée" et "inanimée".

Ces deux sortes de matière permettaient à Cavendish d'expliquer comment rochers et individus sont faits d'un même matériau, comment l'esprit n'existe pas en tant que substance distincte mais fait partie du monde. Ces deux formes de matière, animée et inanimée, ne sont pas isolées l'une de l'autre mais totalement fusionnées : "Il existe un tel amalgame de matière animée et inanimée qu'aucune particule n'est concevable ou imaginable dans la nature qui ne soit composée de matière aussi bien

animée qu'inanimée⁷." Son panorganicisme était mêlé à une forme de panpsychisme – selon lequel l'esprit n'est pas seulement un élément de l'être humain, mais fait partie de la totalité de l'univers. Le panpsychisme a eu une longue histoire et de nombreux penseurs éminents ont souscrit à l'une ou l'autre de ses versions⁸.

La question "De quoi les humains sont-ils faits ?" nous occupe encore. Pour Cavendish, s'il n'y avait dans l'univers que matière, celle-ci n'était ni composée d'atomes particuliers ni mécaniste. Ses mouvements n'étaient pas prédéterminés ; ce n'était pas une machine. "La nature est un corps infini possédant son mouvement propre et par conséquent sa vie propre et la connaissance de soi⁹." Pour Cavendish, les êtres humains, les autres espèces, les fleurs et les plantes se fondaient en une unité dynamique fondamentale et d'une extrême fluidité.

Je ne puis non plus percevoir que l'homme possède le monopole de la raison, ou les animaux celui des sensations, mais que sensations et raison existent dans d'autres créatures tout comme dans l'homme et les animaux ; par exemple, les drogues, en tant que végétaux ou minéraux, bien qu'elles ne puissent trancher, peser ou infuser, comme le peut l'homme, peuvent cependant agir sur l'homme avec plus de subtilité et de sagesse et autant de raison, soit par purgation, vomissement, crachement ou tout autre moyen, que l'homme qui les hache, les pile et les infuse, et les plantes, avec sagesse, nourriront l'homme, de même que l'homme peut nourrir les plantes¹⁰.